

C'est fou le nombre de gens que je connais à poil, à Paris.

Lui, la première fois qu'il m'a vue, m'a vue moins qu'à poil.

Sans poil, sans chair, sans os et sans sang, celle que je serai après mon heure dernière, dans ma résurrection glorieuse. Mais ici, pas fière.

C'est ainsi que cela a commencé.

Par mon dépouillement, l'au-delà de ma nudité, ce corps à cru.

Mon crâne, juste crâne, avec sa gueule de Mabuse comme tout crâne qui se respecte, était-il photogénique ?

Sur le cliché radiographique avait été saisi l'envers de ma face, ou plutôt son en-dessous réduit à deux dimensions ; lui le scrutait, il le touchait des mains de l'œil de l'esprit. À ce stade, y a-t-il quelque chose qui distingue le visage d'une femme ?

Je connais, à Paris, tellement de gens nus, hommes, femmes, enfants bientôt tendant vers l'adulte, vieillards vers la tombe, filles vers la mère, et lui connaît d'autres décharnements que le mien.

Le crâne dessiné sans erreur aux rayons X — eux ne tremblent pas, si cela vacille c'est moi qui ai bougé, mais je n'ai pas bougé, retenant mon souffle dans la machine — était un numéro, et en face une date. C'est comme cela qu'il m'a rencontrée. Je crois que cela ne me suffisait pas.

J'ai longtemps douté si, après ma mort, j'aurai mon visage d'avant ou celui d'après, celui de ma contingence biologique, ou celui que je porte de par lui. Mais comment ai-je pu de cela douter ?

Avant et après. Il y a dans ma vie des tas d'avant et autant d'après, et pourtant certains sont plus flagrants que d'autres, par exemple les deux séquences qui organisent ce récit : une physique, une spirituelle. Cette répartition ne vaut que schématiquement. Autant dire qu'elle ne vaut rien.

L'une et l'autre, chacune des deux, font que je chéris mon passé dans sa moindre anfractuosité. Et mon présent, et mon futur encore. Qu'il en soit selon Sa volonté. Car chaque fracture est le lieu de l' piphanie du Seigneur. Les creux, à chaque fois qu'il y en eut, je les ai comblés à toute vitesse ; peur de tomber dedans. Lui les creuse : n'aie pas peur. Je les ai comblés parce que je suis très crâne, humain trop humain, et je les ai oubliés. Il les creuse pour apparaître. Pour que je cesse de m'oublier : que je sois humain, simplement humain et dépouillé de mon trop. Quand Il les creuse, Il dégage ce moi qui n'est pas l'accumulation postiche de tous mes bouche-trous. Si je n'avais pas peur, je quitterais le fortin de ma force.

Ce récit ne fera que creuser, pas comme qui retourne couteau dans la plaie cependant, mais parce que je n'ai rien d'autre : là où je creuse, c'est comme la fragilité qui aussitôt confess e est aussitôt Sa main que je ne peux prendre sans me sentir, en même temps que dans cette plénitude, absolument misérable. Mais de chagrin pas. De la douceur. Je voudrais, prétention vaine, dépouiller mon récit des mots, qu'il ne reste que des morceaux de verre auxquels on se blesse les pieds, de façon à briser l'idolâtrie des mots et à chérir chaque fracture qui resterait ici fracture. Creuser pour entendre *de profundis*, oui, tout au fond, tous les cris qui s'en exhalent depuis la fondation du monde, avec leur réversibilité en chant de grâces. Et, enfin arrivé parmi eux, le mien,

celui qu'à coup de force j'ai estourbi. Creuser pour dégager le cri, au creux de la parole où il se reverse en ce bonheur tour à tour fragile et puissant où soudain la vérité m'illumine : nous traversons tous les mêmes épreuves, et j'étais seulement si aveuglée qu'il me parut non pas être seule au monde, mais être exceptionnelle. Les autres dont je suis la semblable par le visage.

Or je n'ai pas crié. Je crie maintenant de ne pas l'avoir fait, et je suis ici pour être à la recherche du lieu où le cri serait véritablement dépouillé de tout orgueil. La parole seule dénudée des mots est fécondité.

Je ne sais pas parler. Je ne sais qu'écrire, mais le sais-je seulement, ou bien sont-ce toujours des mots que je mets l'un près de l'autre? Après l'enfance partie, il me reste, à moi désabusée de toutes mes fausses promesses, que je ne tiendrai pas, de toutes mes illusions et leurres de moi, à écrire pour faire ma part dans le bonheur universel, ou, à défaut de le faire, au moins de le vouloir. Si je ne disais pas ce deuil de mes espérances détrompées, je n'irais pas au cri, et ce que j'écris ne porterait pas l'ardent désir d'être du royaume espéré et promis, et cette croix de chercher pourquoi je suis dans l'espace de cette vie-là et comment, un renoncement après l'autre, le nombre de mes cordes s'est réduit à ce filet noir qui sort de ma plume, et la peur que je me trompe encore!

Et c'est la peur qui accompagne ma résolution à renoncer à ma force. La force me dissuade d'écrire : à quoi bon courir le risque de ne pas ramasser un seul poisson dans ton filet? La force me conseille de laisser là la mer, les poissons et tous les filets, et de me mettre dans mon fortin, en plein désert. M'enterrer. Mais quand je serai déterrée au jour du Seigneur, Il me dira qu'as-tu fait de ce talent que tu es? La force, ce serait rester seule avec ma force. Mais j'ai peur de cet instant où je lui dirai : je me suis enterrée au désert et j'ai écouté le chant du sable. Voire je le flatterai : tu nous as fait un bien beau désert, il y a

au-dessus les étoiles, et dedans la chanson des grains de sable se déplaçant sans cesse et inlassablement se frottant les uns les autres; et moi, la bouche pleine de sable, je ne crie pas : Tu vois, Seigneur, de mon talent j'ai fait de la force. Mais quand je la regarde, cette force, muette, je ne m'y reconnais pas. Elle ne pêche pas, elle tue.

Si j'échoue à écrire cela, peut-être enfin je crierai, peut-être enfin ma main sera vide, peut-être enfin elle saura se tendre et non pas se recroqueviller sur un stylo. Chacun, pour travailler à la vigne du Seigneur, met en œuvre ce qu'il peut, avec les petits talents qu'il a. Nos mains.

J'ai d'abord écrit pour celui qui me vit dans mon visage squelette. Je porte maintenant celui qu'il m'a donné. Ce visage-là est-il plus beau que l'autre? Question absurde. Si j'arrive à les montrer nus, tous mes visages seront beaux : celui de ma naissance, puis le visage du monstre, puis le visage de l'autre, puis le visage restitué, quatre états différents d'un visage impassible derrière lequel se trame le combat de la douleur, visage impossible où s'écrit ce récit, visage paisible quand il appelle l'Esprit Saint à son secours pour écrire cela.

C'est fou le nombre de gens qui dans Paris me connaissent nue. Le savent-ils seulement, qu'ils m'ont ainsi sauvée?

Ce sont donc des hommes et des femmes qui ont conspiré, sans le savoir, à me rescaper. J'étais dans de mauvaises mains : les miennes.

À lui était confiée la partie importante, la tête.

La tête si, au travail d'érosion, de corrosion, d'abrasion, on avait laissé liberté de se poursuivre, aurait bouffé le reste. Car la petite souris de l'âge de lait n'est pas passée. Elle est restée là et, à l'intérieur, elle a rongé, rongé les dents, puis menacé les gencives. Jusqu'où serait-elle allée? Une bouche, des lèvres, un sourire même, et derrière, le mal lancinant, ses soudains élancements sous fond de meule, tel l'infini

broiement des grains de sable d'une dune. Et la vie se fait désert. Dix ans. Ou trente. Car c'est du plus profond de mon enfance que, derrière ma bouche close, mes dents, mal placées, travaillaient jusqu'au cœur de mes nuits, à mon insu, à leur propre destruction, puis elles continuaient le jour, profitant de chaque morceau que je mâchais, de sorte que ce qui faisait grandir mon corps l'empoisonnait en même temps et que tout œuvrait à ce qu'un jour aucun aliment ne fût plus assez liquide, assez insipide, pour pouvoir transiter par là. Et je m'érodais moi-même à chaque fois que ma bouche se fermait. Ce qui est position de repos chez les autres, maxillaire supérieure appuyée sur l'inférieure, molaire face à molaire, et tout cela bien emboîté, Pierre aboutonné à Pierre, et Paul à Paul, chez moi c'était activité zélée. Sape. Ronge. Meule. Use. Le travail incessant de la douleur, envahissant mon crâne, paralysait la parole. Au mieux j'eusse voulu être saint Denis, et ma tête, la porter dans ma main, que ce tintamarre cessât. Et il cessait. Ma bouche préférant le silence gardait en soi le secret de la douleur. Ma bouche était de toutes mes contradictions la plus incarnée : lieu de plaisir, lieu de douleur, parler, manger, embrasser, souffrir.

Ne plus manger. Ne plus dormir. C'était mon horizon, accidentellement tracé par les contingences de la morphologie. Mais je n'ai pas poussé la traversée jusqu'à l'horizon. Il fallait traiter : casser la mâchoire, mettre les choses en face, remédier aux défauts de la nature.

Ma tête me servit pendant quelques années — dix, quinze? — à fabriquer les énergies nécessaires, avant le recours chirurgical, pour tenir ma tête un peu loin de moi. Je refusai de monter dans cette galère : qu'elle navigue vers l'horizon et moi vers la terre ferme. Je lui laissais les souris qui l'infestaient. Mais équipage et navire se retrouvaient avec une régularité fatale : il fallait parler, il fallait manger. Ainsi la petite sirène retrouvant son prince : chaque pas de ses jambes humaines lui

était un coup de poignard. Moi c'était chaque bouchée qui agaçait mes nerfs. Et c'était chaque mot qui me passait par le palais. Éviter une molaire, c'était glisser sur une prémolaire. Et si j'ai inventé un petit geste sec du poignet pour propulser les aliments depuis les lèvres directement dans le gosier, je n'ai jamais su entraîner les mots à passer directement du fond de la glotte à leur destinataire oreille.

Et puis même l'air, quand il s'engouffre, cela brûle ou cela glace, et mal mêlé aux choses mal mâchées il devient corrosif. Alors la douleur vous attrape la nuque, mordille et descend, de plus en plus gourmande au fur et à mesure que la liste des gourmandises autorisées se rabougrit puis se clôt tout à fait. Ni chaud ni froid, tisane tiède. Ni salé ni sucré. Ni miette ni fibre. Ni chocolat ni gâteau, fini le choix cornélien de toute mon enfance, entre papa en haut et maman en bas. La douleur coupe ce qu'il restait du cordon.

Le grand meulage s'est arrêté juste avant l'étape purée. Purée à manger, purée de mots. Un prince ? Vous voulez rire. J'ai même refusé de faire de mon calvaire mon compagnon : je ne l'aimais pas. Il s'insinua en moi, il y prit souche, et j'en devins comme le rejet. Mais je ne dormais pas avec lui. Mon sommeil était devenu cette forteresse, la piscine mon défouloir pérenne. Aucun médicament ne valait contre ce parasite qui était là, incrusté, incorporé, déjà assimilé, avant que je ne le susse. De taille était seul le tout-puissant empire mental à qui je vouais dès lors le plus clair de mes jours et plus d'énergie que jamais à aucun amant. La volonté, créature ascétique, tient à ses privilèges : par la lutte de chaque instant qu'elle menait avec vaillance, elle prenait le contrôle sur tout mon être. Elle avait la main haute sur mon corps, mes émotions, mon esprit, ma force de travail ; elle organisait mon monde, et moi je lui obéissais. Elle était ma force, qui ne pouvait me trahir sans se renier soi-même. Et, triomphe de la volonté, la parole, refoulée

de l'autre côté de mon être, dans ce for intérieur où elle se crée sans organes pour lui donner corps, a commencé à mener sa vie indépendante. Dans ma bouche, le silence se tailla la part du lion.

Ils me connaissent nue, les nageurs, les maîtres-nageurs, les cabinières. Comme je les aime. Un amour sans possession. Il y a toujours la tête qui a manqué pour qu'aucun veuille me séduire. La tête et tout ce qu'il y a dessus : les yeux, les fossettes, le sourire, la bouche où se partagent les baisers à l'instant où les mots ne veulent plus rien dire. Ma tête, je la mangeais sous le masque de natation le plus large possible : il faisait ventouse et créait un second jeu de cernes, rouge, au large du premier, tirant vers les verdâtres plus que vers le violet du cerne lambda : c'était du cerne de jaunisse de l'estomac disloqué par les morceaux plus gros que le ventre que les yeux engloutissaient et que la bouche avalait ronds.

Les empreintes du masque étaient le trophée de ma volonté. Aucune douleur, aucun épuisement, aucun ras-le-bol ne me fit jamais rater l'horaire d'ouverture du bassin.

Autre trophée, plus tordu encore : la lulette, dont j'ai précipité la fracture, une fois, dix fois peut-être... Va savoir, et peut-être n'était-ce qu'une entorse à répétition, mais elle s'endolorit aujourd'hui encore à chaque fois que le vent tourne, ce vent qui s'engouffre dans ma bouche toujours bée ne se fermant que pour avoir mal. La lulette, nul jamais ne me l'a plâtrée. Mais cette virgule au fond de ma gorge en a vu de toutes les couleurs, parfois doublant de volume, parfois pliée en deux, parfois coudée vers la gauche ou vers la droite, ou finalement amorphe, épuisée, pendant lamentablement. Un tremblement l'agite, serait-ce une prière pour que je m'arrête? Je passais outre. Manger, dormir, nager. Vouloir.

Ce n'est pas à leur visage que je reconnais dans la rue tous ceux que je connais nus à Paris.

Nos visages sans cheveux. Nos odeurs chlorées.

Toutes ces années de vie parallèle. Ma tête ne pouvait pas serrer les dents. Juste s'imaginer une autre tête. Ou bien se la couper. La décapitation longtemps obtenue au prix d'une méditation attirée devint une opération fort simple après que j'eus retrouvé mon amie d'enfance. Nous nous étions perdues de vue depuis une quinzaine d'années. Elle me reconnut aussitôt à ma bouille, et moi à la sienne, mais sa mémoire, me dit-elle avec force éclats de rire, était attachée à une grande frayeur que je lui avais causée en ce temps-là. J'avais, quand j'étais petite, une tête de poupée dont le corps s'était détaché, et c'est peut-être pour me punir d'avoir cassé mon jouet que je l'avais posée sur une étagère, un peu en hauteur, comme on envoie au coin une écolière turbulente, la face contre le mur. Au geste que Nathalie fit un jour pour l'atteindre — nous avions peut-être huit ans — je poussai un rugissement : Ne la touche pas ! ne la retourne surtout pas, elle va te pétrifier ! C'est une sorcière... et personne ne pourra plus te délivrer. Or jamais Nathalie n'osa poser la main sur cette tignasse en bataille, et jamais elle ne vit le visage de la poupée. Grâce à ce souvenir qu'elle rendit à ma mémoire, il m'a souvent suffi de penser à elle pour déclencher l'opération tranchage de tête. Quand je mettais ma tête au coin, la douleur en était soulagée, d'autant que je savais que Nathalie, au Carmel où elle était maintenant, à plus forte raison quand elle devint ma marraine, priait pour le salut de mon âme. De mes peines physiques, elle ne savait rien, car je les gardais à l'intérieur de ma bouche ; mais, si elle en avait su quelque chose, peut-être le souvenir de sa terreur d'enfant et de mon interdiction



catégorique aurait eu perdu sa vertu de me décapiter. Aujourd'hui il ne sert plus à rien à chaque fois que le taraudage reprend, à chaque fois que les cicatrices se rappellent à moi : mes dents fantômes. Il suffit que le temps change, il suffit que je mange, il suffit que je parle.

Je fus aimée dès mon berceau. On m'a donné un prénom qui porte la vie, mais une vie conditionnelle, attachée à un hypothétique « il » que je guette. Il est là, au fond, le don de la vie. Mais nul ne se donne la vie à soi-même.

La vie qui couve en moi. Mais dessus le couvercle est bien fermé. La vie y est inscrite que je ne puis qu'écrire. Aux autres d'y puiser, s'ils le veulent. Pour moi elle est le désert quarante fois quarante jours. On ne l'extraira qu'au forceps.

Mon corps est aimé comme n'est celui d'aucune femme. Mes ligaments, mes veines et mes tendons, le moindre osselet, ma nuque, mes seins, inlassablement caressés au bout du fusain puis repris au petit gris. Moi, debout, bougeant terriblement d'une patte sur l'autre. Soudain, attaque carabinée de fourmis. Puis c'est la crampe. Mais rien ne trouble notre harmonie. Je fais modèle depuis que j'ai quinze ans, quatorze peut-être; et, année après année, depuis vingt-quatre ans, je vais chaque semaine à Issy-les-Moulineaux, dans l'atelier de Jansem. Sur maintes toiles, moi, couchée, assise ou debout, mon ventre, et même mon crâne; mes mèches de cheveux que j'ai noués n'importe comment. N'importe lequel de mes profils. Ma nuque.

Ma charpente en aura structuré, des compositions, tantôt la toile entière, tantôt seulement un fragment : ce sera par exemple une main qui manquait au bout d'un autre corps. Pourtant le corps toujours se ressemble, fût-il éparpillé d'un personnage à l'autre, homme ou femme,

jeune ou vieux. Il se ressemble même davantage, car sa ressemblance se devine à autre chose que ce que renvoie un miroir. Le miroir, à l'adolescence, m'est très vite devenu chose inutile. Mon unité, mystérieuse quand on pense qu'elle procède de ces dizaines de toiles où je suis en majesté ou en miettes, elles-mêmes parties d'une œuvre explosée aux quatre coins de la terre, et où je ne me reconnais pas sans un certain amusement et une vanité paradoxale, comme s'il était plus flatteur de pouvoir poser pour n'importe quoi plutôt que de se réduire à soi seul en un portrait, pourtant s'est forgée à ce creuset. Car c'est bien à l'exploration de l'union de mon âme et de mon corps que son dessin procède. Je dis dessin, mais c'est une écriture. Je dis écriture, mais c'est la propre unité de son âme et de son corps.

Et l'aveugle que je suis, comme nous le sommes tous, à l'image extérieure de mon écorce à laquelle je n'ai accès que par des simulacres — photographies, reflets dans la glace — et qui ne correspond qu'imparfaitement à l'image intérieure, laquelle est distordue par la mauvaise foi, s'est assurée de son existence au bruit de son fusain ; puis, confiante dans la continuité de sa constance à aimer dessiner cela qui est mon corps, année après année je suis entrée dans la perception de cette union indissoluble et de son équilibre essentiel, qui était plus fort que moi, c'est-à-dire qui n'était pas remis en cause par les jours de vague à l'âme psychologique où tout tiraille et s'écartèle. Et s'il y avait une sorte de tension entre deux moi, celui des deux qui disait l'harmonie avait raison contre mes perceptions mondaines, puisqu'aussi bien elle se vérifiait à l'inspiration tenace de Jansem et à la solidité de ma figuration sur la toile.

Il ne savait pas, en fait, et moi non plus, qu'entre nous ce n'était pas affaire de main et de dent, mais havre pour mon âme à l'heure de

l'avarie. Mais je ne sais pas si cela était dès la première fois. Il eût pour cela fallu que nous fussions prédestinés.

Je ne sais que des choses très concrètes : la date du premier rendez-vous, par exemple, dont j'ai cependant tout à fait oublié et le mois et le jour, ma mémoire ayant jugé que cela n'avait pas d'importance puisque je l'avais écrit dans mon agenda. Ce devait être une après-midi. Curieusement je ne me rappelle pas s'il pleuvait.

Puis il m'a opérée; et à cette heure où il était endormi de son sommeil chimique, mon corps a manifesté une indocilité certaine à être ainsi, sans ma conscience, cassé et malaxé, pétri à neuf, et il a dit son refus de ce que l'opération fût non seulement bénigne, mais remplît même ce pour quoi elle avait été planifiée, puisqu'elle était censée traiter et guérir un mal qui m'empoisonnait depuis toujours, en bonne malformation congénitale, devenue un conditionnement, puis une seconde nature, puis une discipline et presque une morale.

Il s'est donc passé quelque chose, sur cette table d'opération, pour que mon corps, cette machine régulière, bien entretenue, aussi peu surprenante que je suis une femme d'habitude, profitât de l'occasion pour s'approcher tangentiellement d'une catastrophe. Quelque chose en moi a voulu sortir de cette vie-là, mais mon chirurgien l'a rattrapée. À tout jamais il est celui qui est lié à ma mort et à ma vie, et je suis liée à lui par un profond mystère.

Écrire un récit à la première personne est toujours difficile quand il s'agit d'un travail de vérité, car la vérité du moment vécu dans l'ordre de son déroulement n'est pas celle qui se dévoile après coup, c'est-à-dire dans les différents après-coups : écriture, réécriture, une fois, deux fois, dix fois s'il le faut, et toute l'eau qui coule sous les ponts de l'expérience modifiant encore ce que l'on aura cru fixer.

Pourtant ce décalage fait partie de l'histoire, car écrire ou ne pas écrire est en partie la question de ce récit : le premier temps de l'histoire n'a pas été écrit. Il est absence, sans être un vide. J'ai pu le vivre, paradoxalement, mais l'écrire je ne pus pas : car il fut très précisément un long moment où mon âme était partie de moi ; et maintenant qu'elle a fait retour, je ne puis aujourd'hui faire plus que me rappeler cette absence, en essayant de la reconstituer, même avant de m'interroger sur son sens. Car ce récit que j'écris est structuré dans ce qu'il a de plus intime par un déroulement qui se noue dans l'écriture. C'est une histoire comme de deux amants que des océans séparent et qui se rejoignent enfin. J'ai commencé à l'écrire à un moment où mon âme n'était pas revenue ; mais elle se donnait à voir : elle existait, donc. Alors j'ai écrit. Et cet essai s'achève après qu'elle est rentrée au bercail. Pourtant je l'avais crue partie pour toujours. Morte ?

Ce retour, l'écriture n'en a pas été le moteur, mais la compagne fidèle et ma liberté : j'acceptais, en me remettant à écrire, de douter, intellectuellement, de ma certitude vécue de l'effacement de mon âme et je préparais ainsi, à mon insu, son retour prochain, après deux années d'absence. Je lui faisais place. Je courbais vers Dieu toutes mes facultés. Moi qui n'étais pas là. Moi qui étais sûre de ne pas y être.

Il y avait seulement l'écriture. Une main sur un stylo, la plume courant, agile. Moi toujours absente. Mais je le dis bien : l'écriture n'est pas à l'origine du retour, elle n'en est pas l'agent. L'écriture ni ne soigne ni ne guérit : elle dessine la cage qui accueille l'oiseau, elle est pour le malade le verre d'eau qui fait passer le médicament, elle est le lit où il se couche pour s'isoler du monde en attendant le retour de sa santé. L'écriture a commencé avant le retour de mon âme, avant que je ne puisse écrire « je », et donc l'écriture est née d'un retour dont elle ne savait rien encore.

Pire : dans ces premières journées, illuminées de l'écriture revenue, je priai intensément pour que l'âme, elle, ne revînt pas. L'écriture me comblait, je n'avais pas besoin de moi en plus, ce moi embarrassant qui naguère ne cessait de la ramener. Oui, j'ai prié le Seigneur d'avoir pitié de moi. Lui qui sait comme je me malmène. Seigneur, ne m'induis pas en tentation, ce moi n'est qu'une torture. Garde mon âme dans la custode de ses mains.

Je crois bien que ce fut la première fois que je demandais vraiment quelque chose au Bon Dieu. Mais il avait d'autres projets. Oui, s'il n'avait tenu qu'à moi.

J'ai tout fait pour l'écarter. Tel est le sujet même de ce récit. Mais je fis un pas vers son espérance : j'ai écrit, mais mon objectif était de recouvrer sélectivement une partie de ce que je fus. Un rôle en fait, la posture de l'écrivain. Je souhaitais que n'entre pas la seule vérité de l'écriture qui vaille, et il me suffisait d'écrire la beauté du monde, les histoires des gens. Je voulais être le scribe des choses, ma chair absente, mon âme absente. Mais que vaut ma volonté devant Son pardon ? Il en fut autrement et, Lui cédant, j'ai accueilli une double expérience qui est celle de mille et une personnes avant et après moi, mais qu'importe que j'ouvre des portes ouvertes si véritablement j'ai découvert l'écriture comme le nœud légitime où s'opère quelque chose comme un face-à-face entre moi et mon âme, et par elle entre moi et mon Dieu, et que ce lieu est légitime à côté de la prière qu'elle précède tantôt ou tantôt prolonge, car c'est sans doute dans ce nœud que je ne trouve plus insupportable de parler de moi. Ici parler de moi, non, ce n'est pas directement de Lui que je parle, ce n'est pas Le regarder, Lui que je contemple, mais je parle de cet insondable chemin qu'est ma relation avec Lui, ma seule façon de le contempler, ma seule façon de me trouver digne de son amour et donc de l'aimer, Lui mon bien-aimé.

Puis, une nuit, comme j'avais commencé à écrire, je fis un rêve : dans une cathédrale gothiquissime, il y avait mon père-de-baptême que je retrouvai après qu'il m'avait confessée et absoute, un événement qui avait pris place en dehors du rêve, mais dont le personnage que j'étais dans le rêve, ainsi que lui, se souvenait fort bien ; il m'interpella et, revenant sans préambule sur ce que je lui avais confessé, il m'indiqua, dans cet endroit caricaturalement médiéval où l'on s'attendait à chaque instant voir des chauves-souris surgir des ténèbres, qu'un certain détail de mes aveux était peu canonique, et ce détail était le fait que je pensais que Dieu m'avait envoyé cette épreuve tout en prenant soin de mettre mon âme à l'abri. Bref il m'avait envoyé une tentation qu'il avait conçue juste pour moi. De cette imagination d'un Dieu prudent tentateur, mon père-de-baptême ne me cacha pas qu'il référerait à plus haut que lui. Je le ressentis comme une procédure disciplinaire. Dans un événement qui prend place ensuite, en dehors du rêve, je sais qu'il prie pour que je me déprenne de cette identité d'orgueil qu'est la certitude d'avoir été tentée. N'empêche, j'y ai succombé, comme une gosse, que je n'étais plus cependant, étant enfant de Dieu, baptisée, confirmée, communiée, moi qui devrais encore moins y tomber que j'ai un père-de-baptême veillant sur moi, une marraine carmélite, l'âme vaillante de ma voisine et ma fidèle camarade de ligne dans ma ligne de crawl, et tant d'autres.

Ce rêve me dit où je dois creuser : mon récit devait rejoindre le point où cette présumée élection, telle que l'orgueil s'arrangeait du sentiment poignant d'être rejetée, devint ce qu'il y a de plus banal : nous ne connaissons de Dieu que le visage du pardon. Rien d'autre n'est écrit, et c'est notre expérience la plus commune, la plus intime aussi.

Répudie-t-on la femme de sa jeunesse? dit le Seigneur ton Dieu. Un moment je t'avais abandonnée, mais, dans ma grande tendresse, je te rassemblerai. Ma colère avait débordé, et un moment je t'avais caché ma face. Mais dans mon amour éternel j'ai pitié de toi, dit Yavhé, ton Rédempteur. Il en est de moi comme au temps de Noé, lorsque j'ai juré que les eaux ne submergeraient plus la terre. J'en jure de même de ma fureur sur toi et de mes menaces contre toi. Quand les montagnes changeraient de place, quand les collines s'ébranleraient, mon amour pour toi ne changera pas, et mon alliance de paix ne sera pas ébranlée, a déclaré le Seigneur, dans sa tendresse pour toi. Jérusalem, malheureuse, battue par la tempête, inconsolée, voici que je vais poser tes pierres sur des escarboucles et tes fondations sur des saphirs. Je ferai tes créneaux de rubis, tes portes de cristal et toute ton enceinte de pierres précieuses.

Ce livre est peut-être la parole que ma bouche ne peut pas sortir.

Il trace en silence un trait vers la parole, le temps que ma bouche en apprenne l'usage, avec le temps qu'il faut pour qu'elle oublie — puisse-t-elle oublier — qu'elle a déformé, malmené, avalé tout rond sans mâcher, ne pouvant ressortir qu'en postillon les fragments insensés d'une eau vive qui s'était pourrie.

Ma bouche fut ce lieu abîmé. Un lieu d'échanges maudits. Ma parole la grande duplice, fidèle traîtresse. Ainsi, tout mon corps a pris le relais. Tout mon corps a appris à parler, mais il n'a pas su me le dire. Il fallait encore que mon œil intérieur sortît de moi et se mît un peu loin de moi, en observation.

Mon âme entre ses mains.